

DÉFENSE D'OTHELLO

Conferência de M^e Maurice Garçon (1)

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est un précieux honneur pour un avocat que d'avoir à défendre un assassin de légende et d'obtenir d'un public éclairé l'acquiescement d'un turbulent héros de théâtre.

Il est né de l'imagination d'un poète, connaît la gloire d'une destinée éternelle, renaît pareil à lui-même chaque fois qu'il apparaît aux feux de la rampe, souffre de passions humaines et, pareil aux dieux antiques, sert d'illustration au pitoyable combat qui se livre douloureusement dans l'âme des hommes.

Aucune souffrance ne fut épargnée à Othello, le plus glorieux et le plus misérable des humains. Il avait le cœur rude et il aima tant que sa rudesse s'évanouit. Tendre, il fut le plus doux des captifs jusqu'à l'heure où, trompé par de fausses apparences, il subit le cruel martyre de la trahison, sentit son cerveau chavirer dans la folie meurtrière et tua, dans le sursaut d'une fureur qu'il croyait légitime, celle qu'il aimait d'un amour si tendre qu'il eût sacrifié pour elle jusqu'à sa vie.

(1) *Está na memória de quantos a ouviram a magnífica palestra que Maurice Garçon, um dos primeiros advogados franceses e membro insigne da Academia Francesa, proferiu na sede da nossa Ordem. Quisemos publicá-la; mas porque o eminente académico a improvisara e não lhe foi possível, por carência de tempo, escrevê-la depois, alcançámos da sua gentileza o direito de publicar esta sua outra encantadora conferência: Défense d'Othello. ¿Como é que um advogado defenderia um assassino legendário e alcançaria a sua absolvição? Eis o curiosíssimo tema deste trabalho do autor de La justice contemporaine, do Tableau de l'éloquence judiciaire, e de tantas outras obras que, com a sua actuação de advogado e a sua categoria excepcional de conferencista e literato, lhe deram a honra de levá-lo à Academia, em representação dos homens do foro. (N. da R.).*

Ainsi, en est-il de nous qui subissons l'âpre assaut des infortunes et qui sombrons parfois sans être protégés par notre raison et notre fierté.

*
* *
*

Depuis 1485, l'île de Chypre était passée sous la domination des Vénitiens. La République tenait là une garnison établie comme un avant-poste pour protéger la chrétienté contre les entreprises mauresques. Après quatre-vingts ans d'occupation, Venise tenait encore l'île sur pied de guerre.

Du haut des remparts, on apercevait parfois dans le lointain des felouques ottomanes croisant en haute mer et disparaissant à l'horizon. Si quelque vaisseau chrétien s'aventurait, mal armé, à portée des pirates, il était capturé et les infidèles ne rendaient les captifs que contre de coûteuses rançons. Les femmes d'Occident étaient recherchées dans les sérails d'Orient et l'on vendait cher les esclaves au marché de Constantinople.

Les Turcs se montraient hardis, surtout en haute mer. Ils approchaient peu des côtes, tant le Lion de Saint-Marc savait faire craindre ses colères.

Pourtant, le sultan Sélim était irrité de la présence si proche d'une forteresse chrétienne; il voyait en elle comme un outrage dressé contre son empire. Famagouste et Nicosie, villes jadis florissantes et qui avaient porté le croissant, avant les Croisades, faisaient flotter au vent les drapeaux et les oriflammes des chevaliers et de Venise; l'injure était sanglante et continuelle, aussi les Turcs nourrissaient le dessein de reprendre l'île.

C'est en 1571, que le sultan résolut de tenter la grande entreprise. Il réunit une flotte importante, mit à sa tête son meilleur capitaine, et lui donna ordre de naviguer en Méditerranée. En apparence, toutes ces voiles paraissaient poussées par les vents vers Rhodes, mais, en réalité, c'est l'île de Chypre qui constituait leur objectif. Des espions, accourus à Venise, révélèrent la feinte au Sénat. Tous ces vaisseaux allaient brusquement virer de bord et tenter un assaut insoupçonné. Le Sénat fut inquiet et délibéra sur l'heure.

Chypre était commandée par Montano, capitaine hardi et courageux ; on avait grande confiance en lui, mais la voix publique considérait qu'il n'avait point assez de génie. Pour briser la formidable entreprise de l'ennemi, pour vaincre toute cette Turquerie frénétique et ivre de carnage, on avait besoin du héros qui, depuis quelque quinze ou vingt ans, avait victorieusement défendu la République sur terre et sur mer, dont le redoutable cimenterre avait décidé cent fois de la victoire, dont l'aspect seul semait la crainte : Othello le More.

*

* *

Othello, c'était l'homme brave. Depuis l'âge de sept ans, il avait parcouru le monde. Il était avide d'aventures. Ses plus lointains souvenirs n'étaient que de guerre. Il n'avait jamais couché que sur la dure. Sorti de rien, il s'était élevé par sa seule valeur.

Il était grand et fort, et puissant ; c'était aujourd'hui un soldat parvenu, fier de sa fortune et de sa gloire, légitimement acquises.

Il devait tout à sa prudence impétueuse, à son habileté téméraire, à son courage indomptable, et il avait conquis tous les honneurs.

Il était noir de peau, brûlé par le soleil. Venu des déserts de l'Afrique, élevé on ne sait où, il avait le sang ardent et l'imagination vive ; il était proche de la nature, brutal et crédule, prêt à tout croire et terrible dans ses réveils.

Au physique, il se présentait comme un colosse de bronze, avec des lèvres épaisses, des cheveux crépus, des dents éclatantes, des muscles d'athlète et un regard de gazelle.

Au moral, il était fougueux dans ses élans, doux et délicat dans ses sentiments. Généreux sans arrière-pensée, confiant sans malice, grave sans inutile sévérité, discipliné sans servilité, il demeurait toujours ferme sans jamais être impitoyable.

Voilà le héros heureux qui avait été conduit à la gloire par le détour de mille victoires heureuses et qui, depuis deux mois et demi, se reposait à Venise.

Il était gorgé d'honneurs, comblé de considération, et, pour la première fois, connaissait l'oisiveté !

La guerre était finie ! Il avait débouclé son ceinturon et posé son épée ; il vivait présentement en grand seigneur, jouissant de la fortune qu'il avait valeureusement acquise.

On l'avait promu conseiller du Sénat ; et, le soir, en manière de repos, il se rendait chez ses amis. Il fréquentait le plus souvent chez le sénateur Brabantio, bavardait longuement et rentrait tard.

Or, quand vinrent les espions, qui annonçaient le danger qu'allait courir Chypre, quand on apprit au Sénat que les voiles qui semblaient se diriger vers Rhodes allaient virer de bord et venir vers Famagouste, le Sénat envoya chercher Othello qui, seul, semblait digne de sauver une fois de plus la République. Othello était, ce soir-là, hors de chez lui. Il s'était rendu, secrètement, dans l'auberge du Sagittaire ; personne, hors son enseigne Iago, ne l'y avait vu entrer.

Et, à l'auberge du Sagittaire, il n'était pas seul.

Jamais, depuis les plus lointains jours où il avait laissé errer son imagination et créé des rêves fous, il n'avait pu former un projet aussi insensé et aussi magnifique que celui qu'il venait de réaliser : Othello, le More, avait épousé, à l'insu de tous, la plus belle, la plus blanche et la plus douce des Vénitiennes : Desdémone.

*

* *

Le beau roman ! Et combien prodigieux, et combien incroyable !

Lorsqu'il venait, le soir, depuis deux mois, deviser chez Brabantio, le sénateur lui avait fait raconter sa vie si fertile en épisodes. Année par année, il avait dit sa rude et glorieuse existence.

Il avait décrit les batailles, les sièges et les villes attaquées et prises et les hasards divers. Et les récits d'Othello étaient héroïques, dignes de provoquer le frisson et l'enthousiasme.

Il disait sa jeunesse déjà pleine d'exploits lorsque, dans les pays inconnus, il pourchassait les fauves ; puis sa vie toute entière traversée de malheurs incroyables. Son pays avait été razzîé, son village ravagé. On l'avait emmené captif et il avait grandi dans les fers, esclave mais non asservi. Il avait fui et il décrivait alors son adolescence errante, ses aventures, désastreuses quelquefois, émouvantes toujours ; il avait connu les périls les plus imminents sur terre et

sur mer, avait de nouveau été pris et réduit en servitude, soumis à de dures épreuves, puis, libre, était redevenu soldat et avait, à la pointe de son épée, conquis les grades et les honneurs. Plus glorieux chaque jour, il s'était élevé, devenant le More redoutable dont le seul nom valait une victoire, celui sur lequel la République vénitienne reposait le soin de défendre sa liberté.

Il décrivait les cavernes sombres qu'il avait parcourues sans frémir, les rochers rudes et arides qu'il avait gravis, et les déserts sans eau, et les montagnes si hautes que leur cime semblait toucher le ciel !

Or, tandis qu'il parlait chez son ami le sénateur et que, s'exaltant, il se levait, parcourait la pièce et décrivait avec tant de feu qu'on l'eût cru encore emporté par l'action, tandis que son visage devenait éclatant et semblait s'éclairer d'une lumière surnaturelle, personne n'avait pris garde qu'assise sur un coussin, écrasée d'admiration, une jeune fille blonde et pâle fixait sur lui de grands yeux noirs et, l'écoutant, s'exaltait. Le héros magnifique lui paraissait transfiguré. Sa laideur prenait une beauté étrange : l'apparence de l'homme disparaissait pour ne laisser voir que la splendeur de l'âme.

Ainsi naquit un beau roman. L'homme à la peau noire, le nègre que, jadis, les filles mêmes ne recevaient qu'à regret, le More qui n'avait connu que des amours violentes dans les villes forcées et prises d'assaut, s'aperçut qu'il avait conquis, sans le chercher lui-même, le cœur de la plus pure de toutes les vierges vénitiennes.

*

* *

Il l'avait compris un soir avec un délicieux effroi : Brabantio s'était éloigné ; lui et elle avaient conversé, puis rougissante, elle avait proféré dans un souffle :

— Vos récits sont étranges et, si vous aviez quelque ami qui veuille me plaire, vous n'auriez qu'à lui apprendre à raconter votre histoire et qu'il me dise des choses pareilles à celles que vous venez de dire.

Il avait frémi. Ce grand corps, si fort et si musclé, avait senti, en lui-même, comme une faiblesse, et, tandis qu'il se penchait vers elle, pour lui parler bas, ses cheveux crépus et sombres avaient

effleuré la chevelure claire. Il sentit, délicieusement désesparé, que celle sur laquelle il n'aurait jamais, naguère, osé lever les yeux, s'était éprise de lui contre tout espoir, et s'enflamma pour elle d'une ferveur adorable. Ils se revirent. Un serrement de main suffisait au témoignage mutuel de leur foi, puis les confidences étaient venues, et, dans l'emportement soudain d'une passion triomphante et orgueilleuse, il avait ravi cette proie charmante du toit paternel et l'avait clandestinement épousée sur l'heure.

Ils s'aimaient.

Sitôt le mariage célébré, ils s'étaient réfugiés à l'auberge du Sagittaire.

*

* *

Ce soir-là, tandis qu'ils s'enivraient de délices, le Sénat veillait, attendant les messagers successifs. D'heure en heure, ils arrivaient et révélèrent des périls plus grands. Tard dans la nuit, le héros More, sorti de l'auberge où il avait laissé sa femme alanguie, parcourait la ville. Pour la première fois, lui qui n'avait jamais connu la peur, cheminait craintif. Il attendait l'heure d'aller affronter le père, de lui avouer la séduction et de lui révéler le rapt.

Près du palais de Brabantio, dans cette même nuit, deux hommes rôdaient aussi ; deux hommes d'humeur diverse et de condition inégale : l'un, Roderigo, un jeune et riche gentilhomme, aimait Desdémone, n'en était point aimé et espérait la conquérir. Même dédaigné, un amant ne sent jamais le désespoir ; il croit toujours possible le partage d'un amour même impossible. Repoussé par le père, chassé par la jeune fille, il tournait autour du palais de Brabantio, espérant apercevoir l'objet de son amour et pensant que ses gémissements parviendraient à l'attendrir. Un ami accompagnait Roderigo : Iago.

Iago était un jeune enseigne, l'enseigne d'Othello, son ami, son bon ami. Valeureux, il avait combattu sous les yeux de son capitaine : ses exploits étaient grands. Pourtant, lorsqu'il avait brigué le grade de lieutenant, il s'était vu préférer un Florentin, Cassio ! Un Florentin du même âge que lui et qui avait moins guerroyé !

Et Iago était jaloux !

Iago est un étrange caractère ; Iago est méfiant, renfermé, vin-

dicatif, méchant, perfide, dissimulé et il porte en lui des ressources étonnantes ; il est haineux, calculateur et bas ; venimeux et rampant ; son orgueilleuse ambition lui fait détester tout ce qui n'est pas lui. Il a horreur de ce qui ne lui rend pas hommage ; il souffre parce qu'il n'a point la puissance, il est inquiet aussi et anxieux.

Bien qu'il lui doive tout, il hait le More, à cause de ses succès, parce qu'il le sent supérieur en tout et aussi parce que, marié à Emilia, il a vu les yeux de sa femme briller lorsqu'on parlait d'Othello. Penser qu'elle peut estimer le More plus grand que lui le transporte de fureur ; imaginer qu'elle a pu l'aimer le rend fou.

Iago est aussi jaloux de Cassio, parce que Cassio est lieutenant. Il est jaloux de Desdémone, parce qu'elle est belle. Il est jaloux de tout ce qui est beau. Il serait jaloux du soleil si le soleil avait encore des adorateurs. Il hait la lumière même parce qu'il a l'âme noire et qu'il est vil.

Pendant que Roderigo rôde, ne songeant qu'à son amour pour Desdémone, Iago l'entretien de ses rancœurs :

— Aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Iago. En le servant, je ne sers que moi ; et le ciel m'est témoin que je ne le fais ni par amour, ni par dévouement, mais, sous ce masque, pour mon propre intérêt. Quand mon action visible et mes compliments extérieurs témoigneront au vrai la disposition naturelle et le dedans de mon âme, attendez-vous à me voir bientôt porter mon cœur sur la main pour le donner à becqueter aux corneilles. Non, je ne suis pas ce que je suis.

Roderigo n'écoute pas et se lamente. Roderigo est inaccessible parce qu'à l'heure présente rien ne compte dans le monde hors son amour pour Desdémone. Roderigo n'entendrait rien si Iago, perfide et méchant, ne lui soufflait la plus affreuse trahison. Il lui révèle le triomphe du More, le rapt, le mariage et poursuit :

— Appelez son père, éveillez-le ; faites poursuivre le More, empoisonnez sa joie, dénoncez-le dans les rues, excitez les parents de la jeune fille ; au sein du paradis où le More repose, tourmentez-le par des mouches ; et quoiqu'il jouisse du bonheur, mêlez-y de telles inquiétudes que sa joie en soit troublée et décolorée... Appelez avec des accents de crainte ou des hurlements de terreur, comme il arrive quand on découvre l'incendie que la négligence et la nuit ont laissé se glisser au sein des cités populeuses...

Il lui représente que le père outragé fera prononcer le divorce et chasser le More, que Desdémone sera abandonnée de tous et que, ce jour-là, elle devra bien se réfugier dans les bras de celui qui, seul, la prendra en pitié.

Et Roderigo, transporté et aveugle, crie :

— A l'aide !..... au feu !... au vol !

Et Brabantio ouvre sa fenêtre pour demander :

— Quel est ce bruit et quel est ce tapage ?

— Pardieu, seigneur, vous êtes volé, pour votre honneur passez votre robe : votre cœur est frappé ; vous avez perdu la moitié de votre âme : en ce moment, à l'heure même, un vieux bélier noir ravit votre brebis blanche. Levez-vous, hâtez-vous, réveillez au son de la cloche les citoyens qui ronflent, ou le diable va, cette nuit, faire de vous un grand-père. Debout, vous dis-je !

Et le pauvre homme découvre brusquement son infortune : sa fille unique lui est ravie, il crie justice, veut le meurtre d'Othello, sort avec ses serviteurs et, l'épée à la main, rencontre celui qui, précisément, ce soir-là, vient à pas lents vers son palais, désireux de le voir, soucieux de l'apaiser, prêt à toutes les lâchetés pour obtenir son pardon.

*
* *
*

Les deux hommes sont face à face. Par instinct, Othello sort son épée, mais le vieux Brabantio est plus valide de ses années que de ses armes, et ne pouvant vaincre celui qu'il veut tuer et qui se contente de parer sans jamais pousser une pointe, il l'entraîne devant le Sénat pour obtenir le châtiment.

L'âge l'a rendu oublieux des égarements de l'amour ; oublieux des transports de sa propre jeunesse. Il lui semble impossible que sa fille ait pu aimer l'homme noir ; il ne sait plus le secret des amours que rien ne fait prévoir ; il croit que la raison guide les sentiments et suppose que la séduction de sa fille est due à quelque machination magique :

— Ma fille est morte pour moi... Elle m'est ravie ; elle est séduite, corrompue par des sortilèges et des philtres achetés à des

charlatans. Car une nature qui n'est ni aveugle, ni incomplète, ni dénuée de sens ne pourrait s'égarer de la sorte sans les pièges de la magie.

Calme, Othello répond seulement :

— Elle m'aima pour les dangers que j'ai courus ; je l'aimai parce qu'elle en avait pitié. Voilà toute la magie dont j'ai usé !

Desdémone, accourue au danger de celui qu'elle aime, se jette avec fierté dans ses bras à la face du Sénat assemblé. Elle se serre contre lui, fière et audacieuse, ne songeant pas à rougir, ni à courber la tête, bravant le monde ; et quand son père, après lui avoir adressé de pathétiques reproches, la supplie et demande :

— Enfin, comment as-tu pu te donner à ce More ?

Relevant la tête avec orgueil, elle répond :

— Autant, mon père, ma mère vous a montré de dévouement en vous préférant à son père, autant je déclare que j'en puis et dois témoigner au More mon seigneur.

Cruelles paroles qui marquent l'impitoyable dureté de la jeunesse ; cruelles paroles qu'entendent tôt ou tard avec déchirement tous les parents ; cruelles paroles qui fixent le terme de l'obéissance au doux joug paternel. Lorsque l'amour est entré dans le cœur des adolescents, il les transporte avec un enthousiasme si soudain qu'il les fait fuir, oublieux de tout ce qu'ils ont aimé jusque-là, et leur fait sacrifier à un avenir incertain l'existence paisible que la tendre sollicitude paternelle leur avait créée.

Brabantio a baissé la tête, il a compris. En lui sont remontés les souvenirs anciens d'une cruauté pareille. Les parents retrouvent dans leurs enfants le renouveau de leur propre histoire. Sa fille est partie, il n'est plus temps de la retenir. Qu'elle reste avec celui qu'elle a choisi ; mais que son amour, s'il déchire le cœur d'un père, n'empêche pas du moins de sauver la République ; qu'ils s'aiment, mais que Venise sorte victorieuse de l'épreuve ; il faut que le More conserve le prestige de la ville aux mille canaux, parte pour Chypre et sauve l'île de l'invasion méditée par les infidèles ; et Othello qui, pour la première fois, allait se préparer à connaître, loin des camps, la volupté d'une existence exempte de périls, a repris son armure. Il partira le soir même, sacrifiant au devoir son bonheur inespéré.

Desdémone, le voyant s'éloigner, montre une grande fermeté d'âme. Epouse d'un héros, peut-elle s'abandonner au découragement

si elle veut être digne de lui ? Elle ne rentrera point chez son père dont l'aspect serait un perpétuel reproche. Elle n'ira point demeurer chez le duc de Venise, auquel Othello voudrait la confier.

— C'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage et c'est à ses belliqueuses vertus que j'ai dévoué mon âme et ma destinée. Ainsi, mes chers seigneurs, si, tandis qu'il part pour la guerre, je reste ici comme un papillon de paix, les honneurs pour lesquels je l'ai aimé me sont ravies et j'aurai un pesant ennui à supporter son absence. Laissez-moi partir avec lui.

Et la jeune épousée obtient, tant ses accents sont touchants, de l'accompagner aux combats.

Ainsi se forma, en une nuit, le nœud qui semblait assez solide pour défier la destinée ; ainsi naquit le plus bel amour entre deux êtres que la nature même semblait éloigner et que rapprocha l'admirable rencontre de l'héroïsme et de la beauté.

*

* *

Ils partirent, ivres d'orgueil et de contentement, et tandis qu'ils s'éloignaient, ni l'un ni l'autre n'entendirent le ricanement étrange d'Iago. Ils n'entendirent pas non plus, ou ne voulurent pas entendre, le mot atroce que Brabantio proféra comme un présent de noces :

— Veille sur elle, le More, aie les yeux ouverts sur elle, elle a trompé son père, elle pourra te tromper !

En arrivant à Chypre, la victoire était complète. Dès le premier moment, quand le More avait pris la conduite de la flotte vénitienne, le succès des armes était déjà à demi conquis, tant le renom de l'homme qui s'avancait sur les mers valait, à lui seul, une victoire. Les éléments même s'étaient rangés de son côté. La flotte turque fut dispersée par la tempête et, quand Othello jeta l'ancre au port, on ne pensait plus qu'aux fêtes ; Chypre était délivrée ; le More et sa femme allaient enfin mêler leurs transports.

Le lieutenant Cassio était avec eux ; et Iago aussi, qui accompagnait, comme enseigne ; et Roderigo, le jeune soupirant dédaigné.

Iago lui avait dit :

— Mettez de l'argent dans votre bourse, suivez ces guerres, déguisez votre bonne grâce sous une barbe empruntée. Je le répète,

mettez de l'argent dans votre bourse... Il est impossible que la passion de Desdémone pour le More dure longtemps... ni la sienne pour elle. Le début en fut violent : vous verrez cela finir par une rupture aussi brusque... Ces Mores sont changeants dans leurs volontés... La nourriture qu'il trouve aujourd'hui aussi délicieuse que les sauterelles, bientôt lui semblera aussi amère que la coloquinte... Elle doit changer car elle est jeune ; dès qu'elle sera rassasiée des caresses du More, elle verra l'erreur de son choix... Elle doit changer, elle le doit... Ainsi, mettez de l'argent dans votre bourse.

Et tandis que, tout à la joie d'une victoire nouvelle, Cassio et Othello, Desdémone et Emilia, femme d'Iago, et tous et toutes se réjouissent, tandis que ce ne sont que galanteries et politesses, Iago surveille et attend son heure. Un jour qu'il voit Desdémone serrant innocemment la main du lieutenant Cassio, jeune, élancé et beau, Iago dit :

— Il lui prend la main... Ah bon ! parle-lui à l'oreille... Oui, avec ce réseau si frêle, je prendrai ce grand papillon de Cassio... Souris-lui !... Bon !... Va !... C'est avec ta galanterie que je t'attraperai !... Tu parles bien !... C'est cela !... Si, pour des fadaises, tu te vois dépouillé de ta lieutenance, mieux eût valu baiser moins souvent tes trois doigts.

Que cet homme est méchant ! Faire souffrir, à la fois, Othello et Cassio, verser la douleur et le désespoir dans le cœur de deux hommes qu'il déteste parce que l'un est grand et parce que l'autre lui a été préféré. Déshonorer en même temps Desdémone parce qu'elle est belle, voilà pourtant le déplorable projet du pervers.

Et, d'abord, déconsidérer Cassio. Cassio, que je vous le dise en confidence, Cassio supporte mal le vin. Cassio ne sait pas boire. Quand on l'y force et qu'il boit, il dit des sottises et fait des folies. Voilà pourquoi Iago lui présente une coupe.

— Buvons, dit Iago !

Cassio dit :

— Non !

— Buvons ! Peut-on ne pas boire un soir de victoire ?

Cassio boit un verre ; il en boit deux ; au troisième il est ivre ; au quatrième, il est méchant.

Comme pour plaisanter, on le bouscule et quelqu'un le heurte. Il se cabre. On le pousse. Il se lève. On l'insulte. Il sort son épée et

blesse un ami. Voilà bien ce qu'il craignait. Aux cris, Othello accourt: il est cassé de son grade.

— Tandis que cet honnête idiot pressera Desdémone de réparer sa disgrâce, et qu'elle plaidera avec chaleur auprès du More, moi je glisserai dans l'oreille de celui-ci le soupçon empoisonné qu'elle rappelle cet homme par volupté, et, plus elle fera d'efforts pour le rétablir, plus elle perdra son crédit sur Othello. Ainsi je ternirai sa vertu et sa bonté même ourdira le filet qui les enveloppera tous.

Le piège est tendu; Desdémone sera compromise, et l'atroce jalousie pénétrera le cœur d'Othello.

Cassio, le pauvre Cassio, est trop innocent pour concevoir tant de noirceur; il se lamente et voudrait rentrer en grâce. Sur le conseil d'Iago, il supplie Desdémone d'intercéder en sa faveur. Et Desdémone promet son appui à ce brave garçon dont le regret est si touchant!

Heureux de la promesse qui lui a été faite, il s'éloigne plein d'espoir au moment précis où Iago ramène Othello, et le traître, qui sait qu'un mot indécis porte souvent plus de fruits qu'un long discours, dit simplement :

— Ah! ceci me déplaît!

— Que dis-tu? demande Othello...

— Rien, Seigneur, rien... Ou si... Je ne sais trop...

— N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme?

— Cassio? Seigneur? Non, sûrement. Je ne puis croire qu'il eût voulu s'enfuir ainsi, comme un coupable, en vous voyant arriver.

— Je crois que c'était lui.

C'était lui, en effet, et Desdémone elle-même le révélait sans détour.

Pauvre Desdémone, qui, dans son innocence, prononcera trop souvent les seuls mots qu'il ne faut pas dire :

— Je m'entretenais ici avec un suppliant, un homme qui languit sous le poids de votre déplaisir... Mon cher seigneur, si j'ai quelque attrait à vos yeux, quelque pouvoir de vous toucher, réconciliez-vous tout de suite avec lui; car si ce n'est pas un homme qui vous aime de bonne foi, qui ne s'est égaré que par ignorance et sans dessein, je ne me connais pas à l'honnêteté d'un visage... Je t'en prie, rappelle-le...

— Est-ce lui qui vient de sortir?...

- Lui-même, mais si humilié qu'il m'a laissé une partie de ses chagrins ; je souffre avec lui. Mon cher amour, rappelle-le...
- Pas encore, Desdémone... dans quelque autre moment...
- Mais sera-se bientôt ?...
- Aussitôt qu'il se pourra, chère amie, à cause de vous...
- Sera-se ce soir au souper ?
- Non, pas ce soir.
- Demain ?...
- Assez...

*

* *

Othello, troublé, médite. Il est parvenu à ce moment où la pensée imprécise cherche son chemin entre la confiance et le soupçon. Iago, furtif, lui servira de guide :

- Quand vous faisiez la cour à Desdémone, Cassio eut-il connaissance de vos amours ?...
- Oui, du commencement à la fin. Pourquoi me le demandes-tu ?
- Oh ! seulement pour le savoir, rien de plus.
- Mais à quoi pensais-tu donc, Iago ?
- Je ne croyais pas qu'il la connût.
- Si, parfaitement, il nous a souvent servi d'intermédiaire.
- En vérité ?
- En vérité. Oui, en vérité. Vois-tu là quelque chose ? Cassio n'est-il pas honnête ?
- Honnête, Seigneur !
- Oui, honnête ?
- Seigneur, autant que je puis savoir.
- Comment ? Et que penses-tu ?
- Ce que je pense ?... Par le ciel !...
- Mais, enfin, parle !...

La question qu'il voulait provoquer est posée. Il ne reste plus qu'à procéder par des insinuations subtiles et perfides, à manifester des réticences plus dangereuses que des accusations et plus lourdes de menaces que des précisions.

- Pour Michel Cassio, j'ose jurer que je le crois honnête.
- Je le crois comme toi.

— Les hommes devraient bien être ce qu'ils paraissent ; ou plutôt au ciel du moins que ceux qui ne sont pas ce qu'ils sont fussent forcés de paraître ce qu'ils sont !

— Oui, certes, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

— Eh bien ; alors, je pense que Cassio est un homme d'honneur.

— Il y a quelque chose de plus dans tout cela. Je te prie, parle-moi à moi-même comme tu parles à ton âme ; exprime ta pensée la plus sinistre par le plus sinistre des mots.

— Mon bon Seigneur, pardonnez-moi. Quoique je sois tenu envers vous à tous les actes d'obéissance, je ne le suis point à ce dont les esclaves même sont affranchis, à préférer mes pensées ! Quoi ! supposez qu'elles soient basses et fausses... Et, quel est le palais où n'entrent pas quelquefois des choses souillées ? Quel homme a le cœur assez pur pour n'y avoir jamais admis quelques soupçons téméraires qui viennent y tenir leur cour, y plaider leur cause, siéger à côté de ses opinions légitimes ?

— Iago, tu conspires contre ton ami si, dès que tu le crois offensé, tu refuses à son oreille la confiance de tes pensées.

— Je vous conjure... d'autant plus... que, peut-être je suis injuste dans mes conjectures... et c'est, je l'avoue, c'est le malheur de mon caractère de soupçonner toujours le mal. Souvent, ma défiance de ne pas prendre garde à un homme qui conjecture ainsi des fautes qui n'existent pas, de travers, de ne pas vous forger des inquiétudes sur ses observations vagues et peu sûres. Il n'est bon ni pour votre repos, ni pour votre bien ; il ne l'est pas pour mon honneur, mon honnêteté, ma prudence, que je vous laisse connaître mes pensées.

— Que veux-tu dire ?

— Mon cher Seigneur, pour les hommes et pour les femmes, le premier trésor de l'âme, c'est une bonne renommée. Qui dérobe ma bourse, dérobe une bagatelle ; c'est quelque chose, ce n'est rien ; elle fut à moi, elle est à lui, et elle a eu mille autres maîtres ; mais celui qui me vole ma bonne renommée me vole un bien dont la perte m'appauvrit réellement, sans l'enrichir lui-même.

— Par le ciel ! je connaîtrai tes pensées !

— Vous ne les pourriez connaître, quand mon cœur serait dans votre main ; vous ne les connaîtrez pas tandis qu'il est sous ma garde.

— Ah !

— Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie. C'est un monstre aux yeux verdâtres qui prépare lui-même l'aliment dont il se nourrit. Ce mari trompé vit heureux, qui, certain de son sort, n'aime point son infidèle ; mais, ô quelles heures d'enfer compte celui qui idolâtre, et qui doute ! qui soupçonne, mais aime avec passion !

— O malheur !

— L'homme pauvre, mais content, est riche et assez riche ; mais la richesse, fût-elle infinie, elle est stérile comme l'hiver pour celui qui craint toujours de devenir pauvre. Bonté céleste, préserve de la jalousie les cœurs de tous mes amis !

— Quoi ! qu'est ceci ? Penses-tu que je voulusse me faire une vie de jalousie ? suivre sans cesse tous les changements de la lune, avec de nouveaux soupçons ? Non, être une fois dans le doute, c'est être décidé sans retour. Regarde-moi comme une chèvre si jamais, semblable à celui que tu viens de peindre, j'échange les occupations de mon âme contre ces suppositions exagérées et légères. On ne me rendra point jaloux pour me dire que ma femme est belle, mange bien, aime le monde, parle librement, chante, joue et danse bien. Où règne la vertu, tous ces plaisirs sont vertueux. Je ne veux pas même puiser dans le sentiment de mon peu de mérite la moindre alarme, le plus léger soupçon de son infidélité ; elle avait des yeux et elle m'a choisi. Non, Iago, je verrai avant de douter ; quand je douterai, je chercherai la preuve ; et après la preuve, il ne reste plus qu'un parti : au diable à l'instant l'amour ou la jalousie.

— J'en suis ravi. Je pourrai désormais vous montrer plus librement l'amour et le dévouement que je vous porte. Recevez donc de moi cet avis. Je ne parle point de preuves encore ; mais veillez sur votre femme ; observez-là bien avec Cassio ; regardez-les d'un œil qui ne soit ni jaloux, ni rassuré. Je ne voudrais pas voir votre noble et généreuse nature trompée ainsi par sa propre bonté ; veillez à cela. Je connais bien les mœurs de notre contrée. Nos Vénitienues laissent voir au ciel des tours qu'elles n'osent montrer à leurs maris. Leur conscience la plus scrupuleuse consiste, non à ne pas faire, mais à tenir caché.

— C'est là ce que tu dis ?

— Elle a trompé son père en vous épousant, et quand elle sem-

blait repousser ou craindre vos regards, c'était alors qu'elle les aimait le plus.

— Il est vrai. Elle faisait ainsi.

— Eh bien ! alors ! allez : celle qui sut si jeune soutenir un rôle pareil, fermer les yeux de son père aussi serrés que le cœur d'un chêne... Il crut qu'il y avait de la magie. Mais je suis bien blâmable. Je vous demande humblement pardon de mon trop d'amitié pour vous.

— Je te suis obligé pour jamais.

— Tout cela, je le vois, a un peu troublé vos esprits.

— Non, pas du tout, pas du tout.

— Avouez-le-lui ; je crains que cela ne soit. Vous voudrez bien, je l'espère, considérer que tout ce qui s'est dit part de mon amitié. Mais, je le vois, vous êtes ému. Je vous en prie, ne donnez pas trop d'étendue à mes remarques, ni plus de portée que celle d'un simple soupçon.

— Je n'y veux rien voir de plus.

— Si vous le faisiez, seigneur, mes paroles pourraient conduire à d'odieuses conséquences où ne tendent nullement mes pensées. Cassio est mon digne ami. Seigneur, je le vois, vous êtes ému.

— Non, très peu ému. Je pense seulement que Desdémone est vertueuse.

— Puisse-t-elle vivre longtemps ainsi, et puissiez-vous vivre longtemps pour le croire !

*

* *

Ces paroles ailées, vagues, imprécises, ont fait chanceler la confiance, et rien n'est plus affreux qu'un soupçon. Lorsqu'il est entré dans la conscience, il suit son chemin, trottinant, sans que rien, à l'avenir, puisse entraver sa marche hésitante.

Ce fut un horrible moment. Le cœur du More battit à se rompre et ses oreilles bourdonnèrent. Lui-même, pour se dissuader de douter, prononçait pesamment des paroles auxquelles il ne croyait plus !

— Je pense que Desdémone est vertueuse.

Il pouvait encore le dire et se défendait de le croire. Et le farouche guerrier fit un affreux retour sur lui-même :

— Je commence à pencher vers le déclin des ans... cependant pas tout à fait encore... Oui, elle est perdue, je me suis trompé, et ma seule ressource doit être de la haïr. O malédiction du mariage ! Que nous puissions nous dire jamais maîtres de ces frêles créatures et jamais de leurs désirs... C'est le malheur des grandes âmes ; elles sont moins bien traitées que les âmes vulgaires... C'est un sort inévitable comme la mort...

Pitoyables attendrissements de l'homme mûr et douloureux regrets ! Ainsi, brusquement, sans avoir vu venir la vieillesse, l'homme découvre un jour ses cheveux gris et pleure une jeunesse qui n'est déjà plus qu'un souvenir. Et la différence des âges qui sépare Othello et Desdémone le fait trembler plus que s'il ne sentait pas encore le poids des ans.

Desdémone est si jeune, tandis que, déjà, il a couru tant de traverses ! Dans la crainte de voir échapper son bonheur présent, du moins veut-il garder celle dont il est encore le maître et qu'il craint de voir échapper. Il la veut impérieusement et d'autant plus féroce-ment qu'il est sur le penchant descendant de la colline et que ses jours de joie lui apparaissent pour la première fois comme comptés.

L'idée d'une trahison lui fait d'autant plus horreur que Desdémone est son dernier amour. Peut-il sans un frémissement douloureux penser qu'on songe à détruire son foyer et salir sa maison ?

Tout bonheur s'enfuit avec la confiance. C'était le bel amour pourtant, le plus bel amour, et combien sublime ! Lui, le nègre sorti de rien, touchant l'âme de la blonde enfant, transportant son esprit jusqu'à lui faire oublier ses devoirs de fille, l'enlevant aux yeux étonnés de tous les patriciens et couronnant ainsi sa gloire militaire par la plus magnifique aventure. Evocation affreuse que celle de la trahison que sa raison lui révèle, que son instinct refuse de croire et à laquelle il ne songe plus lorsque Desdémone apparaît !

Peut-on, lorsque celle qu'on aime surgit aux yeux, conserver encore un peu de cette incrédulité qu'on avait quand elle n'était point là ? L'homme livré à lui-même raisonne, discute avec soi-même, ou avec d'autres, mais devant le visage aimé, si frais, si pur, si rayonnant, peut-on un seul instant, si l'on n'a point de certitude, balancer encore et croire à l'ingratitude et au mensonge ?

Othello, devant elle, se reproche sa folie... Comment avait-il conçu un si absurde soupçon ? Tout était illusion dans sa souffrance.

Pourtant, Desdémone, ignorante, dit :

— Avez-vous songé à Cassio ? Avez-vous songé à ce jeune lieutenant que vous avez cassé de son grade ?

Un nuage rouge a passé devant les yeux de l'homme. C'était donc vrai !

Alors, la fureur remonte.

— Va-t-en !

*

*

*

A peine l'a-t-il chassée qu'il regrette sa fureur et accuse Iago d'imposture. Ce qu'il appelle perversité n'est qu'innocence. Il veut la rappeler, mais Iago veille, poursuit son œuvre atroce et parle d'un mouchoir qu'il a secrètement dérobé à Desdémone et caché dans la chambre de Cassio.

Il revient cauteleux, souriant et néfaste.

— Mon grand ami et mon grand seigneur...

— Va-t-en ! Va-t-en et fuis ! Tu m'as mis sur la roue ! Je te jure qu'il vaut mieux être trompé tout à fait que d'en avoir seulement quelque soupçon. Quel sentiment avais-je des heures de plaisir qu'elle me dérobait ? Aucun. Je n'en souffrais point ; je dormais bien la nuit suivante ; j'avais l'esprit libre et l'humeur gaie. Je n'ai point trouvé les baisers de Cassio sur ses lèvres. Quand celui qu'on a volé ne s'aperçoit point de ce qui lui manque, s'il n'en sait rien, c'est comme s'il n'avait rien perdu. Va-t-en !

Il le presse pourtant, et arrête sa sortie :

— Dis, parle ! Sais-tu quelque chose de plus ?

Rien n'est plus affreux que le doute, savoir ce qu'on voudrait ne pas être possible, apprendre ce qu'on supplie les dieux de n'avoir pas permis.

— Sais-tu quelque chose ?

Et Iago répond simplement :

— Je n'aime pas ce rôle, mais puisque, entraîné par mon zèle et ma sottise franchise, je me suis avancé si loin dans cette affaire, je poursuivrai. La nuit dernière, j'étais couché près de Cassio et, tourmenté d'une violente douleur de dents, je ne pouvais dormir... Il

est des hommes dont l'âme est si abandonnée que, dans leur sommeil, ils révèlent leurs affaires... Cassio est de celle espèce. Dans son sommeil, je l'entendis qui murmurait : «Chère Desdémone, soyons circonspects, cachons nos amours!» Et alors, Seigneur, il saisit ma main et, en la serrant, il s'écriait : «O douce créature!» Et puis il m'embrassait avec ardeur comme s'il eût voulu arracher des baisers qui croissaient sur mes lèvres, et il s'écriait : «O maudite destinée, qui t'a donnée au More!»

— O monstrueux ! Monstrueux !

— Ce n'est qu'un songe...

Puis il ajoute :

— Dites-moi seulement, n'avez-vous jamais vu un mouchoir parsemé de fraises dans les mains de votre femme ?

— Ce fut mon premier présent...

— C'est avec un pareil mouchoir qui, j'en suis sûr, était celui de votre femme, que j'ai vu Cassio essayer sa barbe...

— Du sang, Iago. Du sang...

Contenez-vous... Patience, vous changerez peut-être d'idée.

*

* *

Et la pauvre Desdémone, si maladroite, vient vers son maître :

— J'ai un rhume opiniâtre qui m'importune... Prêtez-moi votre mouchoir...

— Le voilà, seigneur.

— Pas celui-là... Celui que je vous ai donné...

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Non ?

— Non, en vérité, seigneur... Mais avez-vous songé à Cassio ?

— Allez-vous-en...

Il étouffe, il sort, cherche la solitude, retrouve Iago.

— Je les ai vus, dit le traître..., il a été reçu.

— Où ?

— Dans son lit.

— Avec elle ?

— Avec elle... Auprès d'elle... Tout ce que vous voudrez.

C'est trop, tout le sang africain a brûlé dans ses veines. Le colosse, qui résista à des armées entières et que rien ne pouvait abattre, est tombé tout d'un coup, comme une masse, étouffant, écumant, malade et demi-mort, il se roule à terre. Il bégaie :

— Reçu dans son lit!... Avec elle!... Auprès d'elle!... Dans son lit!... Oh! Cela est horrible. Le mouchoir... Des aveux!... Le mouchoir!... Qu'il avoue et qu'il soit pendu pour son forfait... Non! d'abord pendu, il avouera après... J'en frissonne... Non! la nature ne serait point assez saisie et possédée par une passion souveraine sans un motif réel... Non! ce ne sont point des paroles qui me bouleversent de la sorte... Ses yeux... ses joues... ses lèvres... Est-il possible!...

Pourtant, il se tait, se soulève et, scandant les mots comme pour se convaincre lui-même de l'impossible.

— Non... je crois que Desdémone est honnête... Va-t-en Iago!...

Il veut croire, veut repousser les idées mauvaises, mais tout court, hélas! à confirmer une illusion lorsqu'elle a pénétré l'esprit. Chaque geste, chaque événement reçoit une interprétation douloureuse. Les paroles les plus innocentes deviennent criminelles. L'amant est un crédule autant dans le bonheur que dans le malheur. Il n' imagine pas la trahison et rien ne lui ouvre les yeux jusqu'à ce qu'il reçoive le coup qui lui fait croire qu'il est bafoué. Dès lors, tout lui démontre même ce qui n'est pas et que sa douleur construit.

Tout épouvante Othello et tout l'affole, jusqu'aux plus banales paroles.

S'il vient de Venise quelque envoyé particulier du Sénat pour entendre le récit de la victoire, et, s'il demande à Desdémone :

— Et le jeune lieutenant Cassio, qu'est-il devenu? Est-il toujours près de vous?

Othello s' imagine que toute la ville des doges connaît son infortune.

Entend-il Cassio s'entretenir avec Desdémone et parler de Bianca, il croit qu'il parle d'elle.

La maîtresse de Cassio, une fille, vient-elle adresser des reproches à son amant :

— Ce mouchoir, d'où vient-il? C'est le don de quelque nouvelle amie? Ah! je devine la cause d'une absence trop sentie. En êtes-vous là? Bien, bien...

Othello ne tient plus.

— Je voulais voir... J'ai vu! Cassio a le mouchoir.

Et il injurie Desdémone, là, devant les ambassadeurs, la supplie, se jette à ses pieds, se redresse, la frappe, l'outrage, lui donne des coups, la chasse.

Et l'ambassadeur, interdit, demande :

— Est-ce là le noble More que tout notre Sénat regarde comme suffisant à tout et pour tout? Est-ce là ce grand caractère que la passion ne peut ébranler, et ce ferme courage qu'aucun accident ni aucun coup du sort ne peut troubler ni abattre?

— Il est bien changé!

— Sa tête est-elle saine? Son cerveau n'est-il pas dérangé?

— Il est ce qu'il est...

— Comment! Frapper sa femme!

*

* * *

Les malheureux ne savent pas les raisons de l'orage qui gronde et du tonnerre qui se prépare. Othello parcourt le palais, sort dans les rues, ivre de fureur, sûr cette fois, sentant monter en lui un immense besoin de meurtre et de carnage. Tuer! Tuer! Arracher le secret de cette tête! Fouiller sa pensée! Savoir ce qu'elle recèle. La vérité? Savoir faire souffrir l'autre autant qu'il souffre lui-même; ne plus caindre l'ironie du sourire de quelqu'un qui sait; ne plus frémir de colère en voyant l'être aimé; ne plus s'épouvanter devant les éclats de sa propre fureur; aimer encore et détester dans le même instant; désirer étreindre le corps souple dont le seul parfum suffit à lui chavirer l'esprit et vouloir l'anéantir; penser que l'un des deux doit disparaître, qu'il n'est plus possible qu'elle respire encore si elle est infidèle et que pourtant son infidélité la rend plus précieuse encore. Toute la journée, toute la nuit suivante, il s'exalte; et Desdémone ignore tout de cette tempête. Elle chante! Elle chante, l'innocente, sans deviner au bord de quel abîme elle est fourvoyée. Elle chante la vieille ritournelle, la vieille ballade de l'amour malheureux :

LA ROMANCE DU SAULE

La pauvre enfant était assise, en soupirant, auprès d'un sycomore ;

— *Chantez tous le saule vert.*

Sa main sur son cœur, sa tête sur ses genoux ;

— *Chantez le saule, le saule, le saule.*

Le frais ruisseau coulait près d'elle et répétait, en murmurant, ses gémissements ;

— *Chantez le saule, le saule, le saule.*

Ses larmes amères coulaient de ses yeux et amollissaient les pierres ;

— *Chantez le saule, le saule, le saule.*

Chantez tous le saule vert ; ses rameaux feront ma guirlande.

Que personne le blâme ; j'approuve ses dédains.

J'appelais mon amour, amour trompeur ; mais que me disait-il, alors ?

— *Chantez le saule, le saule, le saule.*

Si je fais la cour à plus de femmes, plus d'hommes vous feront la cour.

Elle chante dans le moment même où l'autre, dans le paroxysme de sa colère, est sorti de la nature. Le moindre bruit l'irrite. Il lance des éclairs.

Elle chante encore, tandis que, les yeux injectés de sang, il pénètre dans sa chambre.

— Je saurai !

Il veut savoir.

— Elle parlera !

Il s'approche de Desdémone qui, dans sa robe de nuit, attend que le maître vienne :

— Tu m'as trahi ! Tu m'as trahi !... Je le sais... On me l'a dit... Il l'a dit lui-même... Allons ! parle ! Parleras-tu ?... Il me l'a dit. Je le sais... Je l'ai vu. Et ton mouchoir, où est-il ? Ce mouchoir que je t'ai donné et que j'ai vu entre les mains de Cassio.

— Mais, Cassio, qu'il vienne...

— Cassio... je l'ai fait tuer.

Alors, sans défenseur, comprenant tout à coup l'immense désastre de sa vie jusque-là heureuse, Desdémone, qui n'avait jamais songé au mal et qui, l'instant d'avant, chantait encore, puérile, la ritournelle de sa nourrice, Desdémone, qui vivait orgueilleuse près

du More, tendrement aimé, sans avoir pu devenir qu'il s'était mué en ennemi farouche, Desdémone, pitoyable et misérable, dit :

— Pauvre Cassio !

— Et tu le pleures!...

C'en était trop ! Posant ses doigts crispés sur la gorge blanche, les deux mains noires du nègre étranglèrent Desdémone.

Dans un dernier cri, dans un hoquet, elle avait crié :

— Je meurs innocente !

*

* *

On enfonce la porte. Il est un meurtrier.

Pourtant, la vérité se fait et, tout à coup, avec épouvante, apparaît l'œuvre atroce et effroyable d'Iago !

Othello a tué la femme innocente, celle qu'il aimait et pour laquelle il eût donné sa vie.

Comprenant l'étendue de son crime, le pauvre mari désespéré dit :

— J'ai rendu à l'Etat quelques services ; on le sait, n'en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous rendrez compte de ces faits déplorables, parlez de moi comme je suis, sans rien atténuer, sans rien aggraver par malignité. Alors, vous parlerez d'un homme qui a trop aimé, mais qui ne sut pas aimer sagement ; d'un homme qui ne devint pas aisément jaloux, mais qui, une fois excité, fut poussé jusqu'aux derniers excès ; d'un homme dont la main, comme celle d'un juif pervers, a détruit une perle plus précieuse que toute sa race, d'un homme dont les yeux vaincus, quoique peu accoutumés à fondre en eau, répandent des larmes aussi abondamment que les arbres d'Arabie répandent leurs parfums...

Et le malheureux, se perçant de son épée, expire en pleurant Desdémone.

*

* *

Le drame est joué ! Faut-il encore que je défende la mémoire d'Othello, victime d'une abominable conspiration, meurtrier pour avoir trop souffert ? Les deux êtres que la destinée avait unis ne

pouvaient déchoir. La défaillance réelle ou supposée de l'un ne pouvait que causer un meurtre tant ils étaient parvenus à s'élever hors des amours vulgaires.

Croyez-vous qu'il soit possible de condamner celui qu'une jalousie digne de la grandeur de son amour même avait mené aux confins de la folie et qui s'était révélé si douloureux dans l'infortune ?

Othello, sorti de l'humanité parce qu'il représente toute l'humanité, ne peut plus être jugé par les hommes, et il n'est point de Dieu assez cruel pour ne pas l'absoudre.

MAURICE GARÇON